

INTRODUCTION

L'universalisme français a-t-il vécu ? Ou est-ce se tromper de manière d'aborder ainsi, pour le vingtième siècle, l'histoire des relations entre France et Amérique ou celle de l'Amérique latine ? Dans quelle mesure autre que celle d'une géographie européocentrée peut-on parler d'un système occidental de civilisation dont l'Amérique latine participerait ?

Français et francophiles ont abondamment glosé depuis plus d'un siècle sur le caractère déterminant de l'influence française dans la naissance des nouveaux Etats du sous-continent latino-américain{ XE "Latino-Américains" }. Mais une affirmation aujourd'hui revient souvent, plus dans ce Nouveau Monde qu'en Europe{ XE "Europe" } : des Révolutions d'Indépendance et de la naissance des Etats-nations américains à nos jours, l'Amérique latine aurait progressivement changé de sphère culturelle, largué les amarres de l'Europe vieillissante ancrée, en particulier la France, dans un passé fastueux. Ce phénomène supposé requiert l'analyse.

Parce que l'historien bute souvent sur de trop grandes certitudes quant à l'influence passée de la France, parce qu'une part des liens (et des illusions mutuellement entretenues sur ces liens) entre France et Amérique latine semble se dissiper dès les années 1920 et plus nettement avec la Seconde Guerre mondiale, parce que la réciproque et persistante rhétorique d'amitié, dont les chaleureuses déclarations « mexicaines » des Présidents de Gaulle{ XE "Gaulle de" } en 1964 ou Mitterrand{ XE "Mitterrand" } en 1981, cache de plus en plus mal la toile de fond effilochée des relations entre France et Amérique latine, c'est dans la première moitié du siècle que l'on a voulu chercher quelques éléments de la production, de la circulation et de la réception du modèle français et certains mécanismes de sa crise au vingtième siècle.

Est-ce à dire que la démarche ici adoptée serait téléologique ? Sans doute pas, malgré les quelques lignes provocatrices qui précèdent. En présence d'incessantes références

à ce modèle de la France pendant toute la première moitié du vingtième siècle, en l'absence aussi de travaux autres que ponctuels dans ce domaine, il s'agit simplement de réenvisager la densité réelle d'un phénomène culturel, en évitant en outre une histoire culturelle extraite de son contenu événementiel.

Dès avant la fin de la première moitié du dix-neuvième siècle et jusqu'au début du siècle suivant, la France est omniprésente en Amérique latine dans le discours et l'ensemble de la sphère publique. Ce « messianisme » français, selon le mot d'Albert Salon{ XE "Salon (A.)" }, est en France puissant, conscient, réfléchi¹. Presque tout le sous-continent latin, Brésil{ XE "Brésil" } excepté, a suivi dans le passage à la modernité politique une voie de rupture plaçant les nouveaux Etats, en matière de référence, dans la mouvance de la Révolution française. Peu importe que la généalogie de certaines certitudes soit en ce domaine hasardeuse : quelle qu'ait été la prégnance de structures antérieures (héritées de la période coloniale en particulier) et l'évolution ultérieure, qu'elle qu'ait été aussi l'importance variable d'une immigration française², cette référence drue, implicite puis construite, appartient au patrimoine de la vie politique et culturelle de la plupart des Etats à l'orée du vingtième siècle.

Etablie par les historiens à de multiples reprises, cette présence dans l'espace public (et privé dans une moindre mesure) latino-américain{ XE "Latino-Américains" } ouvre la perspective de cet ouvrage : mais elle ne suffit pas pour définir la notion de modèle. Car il faut pour cela comprendre à quoi l'on se réfère en Amérique latine, qui établit le lien, implicitement ou explicitement, et pourquoi le fait-on : cela implique de distinguer dans la « présence » française entre le regard, l'imitation, l'adoption, la modification, puis d'examiner qui porte ce regard, à quel moment et pourquoi. Cela implique de préciser aussi les termes employés, de représentation et d'image notamment.

1. Albert Salon{ XE "Salon (A.)" }, *L'action culturelle de la France dans le monde*, Paris{ XE "Paris" }, Nathan, 1983.

2. Cette immigration française a ses historiens, souvent « locaux », de Romain Gagnard{ XE "Gagnard (R.)" } pour la Pampa argentine et ses Aveyronnais (*La pampa argentine : l'occupation du sol et la mise en valeur*, Bordeaux{ XE "Bordeaux" } III, 1979, 4 vol. et *Les Aveyronnais dans la pampa, fondation, développement et vie de la colonie aveyronnaise de Pigué, Argentine*{ XE "Argentine" }, 1884-1974, Toulouse{ XE "Toulouse" }, Privat{ XE "Privat" }, 1977, à Patrice Gouy{ XE "Gouy (P.)" } (*Pérégrinations des Barcelonnètes au Mexique*, Grenoble, PUG, 1980) et d'autres pour les Barcelonnètes{ XE "Barcelonnètes" } du Mexique{ XE "Mexique" }, et à Marie-Jeanne Paoletti{ XE "Paoletti (M-J.)" } pour l'émigration corse à Porto Rico{ XE "Porto-Rico" } (*L'émigration corse à Porto Rico au XIXe siècle*, thèse de doctorat, Aix-Marseille{ XE "Marseille" } 1, 1990).

La deuxième moitié du dix-neuvième siècle marque l'apogée du regard des élites latino-américaines vers la France. Dans l'Amérique latine indépendante, la sphère publique est largement structurée par cette perception. Ces élites regardent alors avec une intensité exceptionnelle vers la France, et vers l'Europe{ XE "Europe" } plus généralement. Elles regardent à travers des stéréotypes formulés surtout dans cette deuxième moitié du siècle. Elles regardent les régimes politiques, la législation, la façon de vivre la religion ou la laïcité, l'art, la mode, les manières...

Mais ce regard ne conduit pas nécessairement à une utilisation pour soi, à une imitation. Il peut aussi engendrer un rejet, lui-même parfois inclus dans une temporalité européenne : ainsi, un temps, les élites conservatrices d'Amérique latine rejettent catégoriquement la laïcité ; mais l'ultramontanisme qu'elles adoptent suggère de possibles références européennes.

Cette première précaution posée en appelle d'autres.

D'une part le simple regard des élites n'autorise pas à parler de modèle global, ni de modèle au singulier : l'examen de ce regard peut ne transcrire qu'une opinion publique ¹, au sens que lui donnaient les physiocrates, c'est-à-dire d'opinion d'un public éclairé. D'autre part, la conjoncture politique latino-américaine exerce un poids net sur les processus et rythmes de diffusion des modèles. En ce sens, le phénomène des modes mérite de ne pas être *a priori* négligé pour ce qu'elles peuvent signifier.

Qu'imitent ces élites ? Tout ce qui a été cité et d'autres choses non dites : les sociabilités, la franc-maçonnerie, même les modalités d'organisation ouvrière, plus tard les mouvements de jeunesse, les actions catholiques... A ce stade d'une mimétique qui n'est pas un simple copiage, peut être constatée l'existence d'un éventuel paradigme. Au stade de l'adoption - qui suppose le plus souvent adaptations - on peut parler de modèle d'identification. En ce sens, constater l'existence d'un modèle, c'est aussi percevoir les modifications apportées aux éléments extérieurs adoptés ; identifier les individus, les groupes qui les transmettent, les adaptent ; expliquer à quel moment et pourquoi ils le font.

L'inventaire des éléments constitutifs du modèle français, d'après les usages qui en sont faits en Amérique latine, n'est pas

1. Cf., autour de ce terme, Michèle Fogel{ XE "Fogel (M.)" }, *Les cérémonies de l'information dans la France du XVIe au XVIIIe siècles*, Paris{ XE "Paris" }, Fayard, 1989 et Jürgen Habermas{ XE "Habermas (J.)" }, *L'espace public, archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1986.

directement l'objet de cette étude consacrée au vingtième siècle¹. Il a été fait à de multiples reprises pour le siècle précédent, souvent néanmoins de manière partielle ou éclatée et sans souligner assez la stratégie des importateurs. Nous ne proposons pas à nos lecteurs une difficile, incertaine et, ici, fastidieuse histoire sémiologique.

Bien plus que cet état des lieux, une interrogation guide ce travail à partir d'un constat global : il existe au début du vingtième siècle d'une part un faisceau de représentations dominantes de la France en Amérique latine et, d'autre part, la conscience française de l'existence d'un modèle sur l'aire latino-américaine. Par commodité, représentations et image seront ici distinguées : l'image est définie comme le produit d'un faisceau de représentations dominantes. Pour la France en Amérique latine, le faisceau est construit, tardivement au dix-neuvième siècle, autour d'un héritage très retravaillé des Lumières² et des valeurs universalistes de la Révolution française. Ce constat *a priori* autorise-t-il à employer le terme de modèle et notamment de modèle au singulier ? Pour cette période de l'histoire française que Serge Bernstein{ XE "Bernstein (S.)" } et Odile Rudelle{ XE "Rudelle (O.)" } qualifient de « temps des troubles » du modèle républicain, à partir des années 1930³, la question ne paraît pas hors de propos. Faut-il alors utiliser le mot d'influence, un terme flou et qui ne rend pas compte de la spécificité liée au phénomène, plus ample et plus précis à la fois, que représente l'archipel « modèle » ?

L'intitulé de cette recherche, sur l'Amérique latine et la crise du modèle français, n'est pas neutre. Parler de modèle ne l'est pas ; pas plus que de l'isoler du reste de l'Europe{ XE "Europe" } par un adjectif plus précis, voire de la problématique sphère occidentale, ou d'utiliser ce terme au singulier. Au Brésil{ XE "Brésil" }, au moment de la chute de l'Empire (1889), la référence à la France des « Jacobins » et des « Positivistes », bien qu'utilisant un corpus très voisin de symbolique révolutionnaire, laisse à penser que le singulier de « modèle » n'est guère acceptable. De même, un précédent ouvrage, sur le Mexique{ XE "Mexique" }, soulignait qu'en période de crise un clivage binaire

1. Il existe peu de synthèses. L'ouvrage récent de Jean Meyer{ XE "Meyer (J.)" }, *Francia y América*, Madrid{ XE "Madrid" }, MAPFRE, 1992, ne traite que de l'histoire coloniale.

2. Cf. pour le Venezuela{ XE "Venezuela" }, les travaux de Nikita Harwich{ XE "Harwich (N.)" } Vallenilla.

3. « Des années 1930 aux années 1960 », Serge Bernstein{ XE "Bernstein (S.)" }, Odile Rudelle{ XE "Rudelle (O.)" } (dir.), *Le modèle républicain*, Paris{ XE "Paris" }, PUF, 1992, p. 8.

tend à réapparaître dans les perceptions de la France. Comme pour l'Espagne{ XE "Espagne" } à l'époque et dans le sillage de la Guerre civile, avec l'Espagne traditionnelle et l'Espagne moderne, il existe au Mexique durant le second conflit mondial deux perceptions de la France ; des perceptions d'intensités différentes, issues du dix-neuvième siècle et servant durablement de références : une image dominante, celle de la France toujours conçue comme progressiste avec une « francité » de fait, imaginée en Amérique latine « comme d'essence révolutionnaire et opposée à une hispanité de nature conservatrice »¹ ; mais aussi une autre perception, de diffusion plus restreinte, prompte à réapparaître toutefois, celle d'une France catholique, conservatrice. Et ces images, inégalement refaçonnées par le discours, ne sont pas toujours différenciées, au moins dans le vocabulaire utilisé pour définir le lien. Ainsi, l'adjectif jacobin est-il au cœur du savoir politique français depuis que la politique démocratique a été instituée idéologie nationale² ; en Amérique latine, la référence jacobine est de fait traitée très différemment d'un auteur à l'autre, d'une situation à l'autre, bien au-delà (en deçà?) de la croyance commune, durant le dix-neuvième siècle (européen), au pouvoir démiurgique de l'action politique : modèle révolutionnaire démocratique pour les uns, modèle d'un Etat centralisé et fort pour les autres, mise en œuvre efficace d'une structure politique permettant le maintien de structures sociales anciennes, pour d'autres encore. Le seul constat qui s'impose est que l'élasticité sémantique du terme jacobin est rarement spécifique au domaine étudié³ : mais il conduit au moins à signaler le terrain mouvant sur lequel on s'engage.

Autre problème, ce modèle, incontestablement « émis », l'est rarement de manière délibérée. Autrement dit, si l'on veut identifier avec quelque chance de pertinence ce que peut être ce modèle, l'examen de l'émission s'avère insuffisant. Il doit être complété et parfois précédé de l'analyse des perceptions, réfractions, utilisations, ou rejets par l'Amérique latine : de la consistance de ce reflet dépend en partie la validité de l'expression

1. François-Xavier Guerra{ XE "Guerra (F.-X.)" }, préface à Denis Rolland{ XE "Rolland (D.)" }, *Vichy*{ XE "Vichy" } et *la France libre au Mexique*{ XE "Mexique" }, *Guerre, cultures et propagandes pendant la Deuxième Guerre mondiale*, Paris{ XE "Paris" }, L'Harmattan-IHEAL-Presses de la Sorbonne, 1990, p. 15.

2. Evelyne Ritaine{ XE "Ritaine (E.)" }, *Les stratégies de la culture*, Paris{ XE "Paris" }, FNSP, 1983, p. 22. Cf. aussi François Furet{ XE "Furet (F.)" }, *Penser la Révolution française*, Paris, Gallimard, 1978.

3. Cf. François Furet{ XE "Furet (F.)" }, Mona Ozouf{ XE "Ozouf (M.)" } (dir.), *Dictionnaire critique de la révolution française*, Paris{ XE "Paris" }, Flammarion, 1988, pp. 757 sq.

« modèle » pour un ensemble politique et une période donnés. Ainsi, en concurrence avec la France sur ce terrain lointain, l'Allemagne{ XE "Allemagne" } obsède, et contribue à la définition des politiques françaises pour l'Amérique latine jusqu'à la Seconde Guerre mondiale : elle acquiert, dans le dernier tiers du dix-neuvième et au début du vingtième siècle, des positions influentes en Amérique latine ; mieux, l'Allemagne sert de référence incontestable, dans l'organisation militaire de certains pays par exemple. Constitue-t-elle pour autant un modèle, un ensemble cohérent et globalisant de références, transmises ou perçues ? Rien n'est *a priori* moins sûr : au-delà de quelques signes, la succession à Berlin{ XE "Berlin" } de trois régimes politiques pendant la première moitié du vingtième siècle rend plus complexe certains phénomènes de transfert¹ ; et il semble qu'existent d'importantes limites à la transposition d'un modèle totalitaire.

Deux risques ont été pesés avant la rédaction de cet ouvrage. L'un concerne la question de l'utilisation du mot « modèle ». L'autre, la mesure spatiale et chronologique de l'étude.

Pour l'Européen{ XE "Européen" }, quelques décennies après la décolonisation, le terme de « modèle » exhale à l'évidence l'odeur du soufre. En Europe{ XE "Europe" }, l'histoire officielle s'est trop longtemps présentée comme un discours d'histoire générale. De même, les vicissitudes de la notion de civilisation, à l'origine de théories de l'histoire aussi européo-centriques que celles de Spengler{ XE "Spengler (O.)" } et Toynbee{ XE "Toynbee" }, ont longtemps condamné les peuples de ce point de vue « périphériques » à ne connaître *dans l'histoire faite en Europe* qu'une existence très ponctuelle : lorsque le contact avec l'Europe paraissait significatif et qu'il pouvait être instrumentalisé. Pour l'Amérique dite « latine », cela signifie 1492, la colonisation, éventuellement les indépendances parce qu'on les localise dans une temporalité européenne (la Révolution française, l'Empire, la guerre d'indépendance pour l'Espagne{ XE "Espagne" }), et puis fort peu de choses ensuite. Peut-être parce qu'il n'y avait pas lieu de distinguer et qu'en faisant l'histoire, il était tout à fait inutile d'écrire sur les marches ou les banlieues.

Fernand Braudel{ XE "Braudel (F.)" } utilise le mot « modèle » pour *Le modèle italien* et d'autres époques sans susciter aucune réserve. Mais la transposition vers le vingtième siècle (et dans un temps d'observation plus court aussi) de la dynamique

1. L'argument peut toutefois être utilisé pour la France qui, au XIX^e siècle change aussi à de nombreuses reprises de régime (mais plus de 1870 à 1940). Cela indique néanmoins que la notion de modèle n'est, pour la France, que très indirectement liée à un régime politique.

envisagée de « dons et transferts d'une part, acceptation, adoptions, adaptations et refus de l'autre »¹, ne peut qu'engendrer réticences et polémiques dans un champ lexicologique extrêmement ouvert et parfois contradictoire². Vu d'Amérique latine et particulièrement pour le vingtième siècle finissant, ce terme polysémique de « modèle » possède un contenu polémique. Appliqué à l'Europe{ XE "Europe" } par un Européen{ XE "Européen" }, le terme paraît, pour le vingtième siècle, malaisément manipulable, suspect de contenir une nostalgie dominante ou un traditionnel complexe de supériorité. Menée avec d'autres chercheurs européens et latino-américains, la réflexion collective sur le sujet a néanmoins conduit à maintenir son emploi : sans doute par défaut, mais aussi parce que les suspicions mentionnées ci-dessus cernent des questions qu'il importe de ne pas occulter³.

Ce livre envisage, ensemble et sur un demi siècle, rien moins que la vingtaine d'Etats associés par le terme d'Amérique latine. Cette perspective transversale ne souhaite nullement avaliser une quelconque perception globale, traditionnelle en Europe{ XE "Europe" }, de l'Amérique latine. Tandis qu'en Amérique latine même les différences se marquent fortement, jusque dans l'humour (ainsi, pour l'extrémité sud, « les Mexicains descendent des Aztèques, les Péruviens des Incas, les Argentins du bateau » ou « un Argentin, c'est un Italien qui parle espagnol et ressemble à un Anglais »), depuis une cinquantaine d'années, le lecteur français d'ouvrages de vulgarisation a réappris, sur le « vieux continent », à la percevoir comme plus diverse : tour à tour, les auteurs ont, non sans raison, évoqué « les Amériques latines », « indiennes », « noires » ou « blanches », « métisse » opposée à « atlantique »... et, lorsque la considération est globale, les adjectifs numéraux déclinés sont très variables, signes d'incertitudes aussi nombreuses. Si nous avons finalement adopté cette perspective, c'est que, de France, l'Amérique latine est perçue *pendant la période étudiée* comme une zone plus ou moins homogène de projection de l'influence française. C'est aussi que le

1. Nous ne pouvons que renvoyer au beau livre de Fernand Braudel{ XE "Braudel (F.)" }, *Le modèle italien*, Paris{ XE "Paris" }, Arthaud, 1989.

2. Cf. les travaux de l'équipe « Modèles politiques et culturels de l'Europe { XE "Europe" } », notamment ceux de Georges Lomné{ XE "Lomné (G.)" } et Frédéric Martínez{ XE "Martínez (F.)" } et le livre collectif *L'Amérique latine et les modèles européens, XIXe-XXe siècles*, MPI/L'Harmattan, 1998.

3. Dans le cadre d'une équipe de recherche sur les « modèles politiques et culturels de l'Europe{ XE "Europe" } en Amérique latine » (GDR 994, François-Xavier Guerra{ XE "Guerra (F.-X.)" } dir.) mise largement en œuvre grâce à un programme « Intelligence de l'Europe » du ministère de la Recherche puis à une « action intégrée franco-espagnole ».

cadre national adopté pour nos travaux antérieurs, en matière de recherche sur une projection culturelle, s'est avéré insuffisant. C'est, enfin, qu'on espère, sans en gommer les spécificités, contribuer un peu à un décloisonnement raisonnable des histoires nationales ¹.

Les risques que comporte ce type d'analyse ne sont pas minimisés : en particulier celui de réduire abusivement à un dénominateur commun des situations géographiques différentes et complexes ; celui aussi d'assimiler des situations à des moments différents où les données ont varié, parfois à des rythmes inégaux d'un pays à un autre ; celui enfin d'être accusé d'étayer, consciemment ou non, une quelconque construction par un florilège suspect, même issu de sources particulièrement diverses, tant du point de vue du type que de la provenance. Compte étant tenu de ces dérives possibles, compte étant tenu aussi, dans la mesure du possible, des nombreux exemples de micro-histoire fournis par la bibliographie, l'examen permet alors de poser quelques questions claires et de fixer, pour ce siècle, des éléments de réflexion sur une thématique dominée par les appréciations impressionnistes. S'agissant ici d'un premier vingtième siècle, peut-on toujours employer, pour la France et en particulier pour les années 1930 et celles de la Seconde Guerre mondiale, le terme de modèle sans entacher de discrédit l'ensemble du travail ? Peut-on encore écrire, comme cela a été fait sans hésiter dans des ouvrages à vocation dite « scientifique » en France jusqu'après la Seconde Guerre mondiale et, en empruntant la formule à Metternich{ XE "Metternich (prince de)" }, que, quand il pleut à Paris{ XE "Paris" }, il faut ouvrir ses parapluies de Vienne{ XE "Vienne" } à Buenos Aires{ XE "Buenos Aires" }, Rio{ XE "Rio" } ou México { XE "México" }² ?

De l'aube du siècle jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, s'affirme le lent retrait de l'influence et des intérêts français en Amérique latine. Pourtant, en dehors des arguments fournis par la géopolitique, importants mais non suffisants, les éléments convaincants d'explication ne sont pas légion. Entre 1940 et 1944, avec la défaite de la France puis l'Occupation, avec l'affirmation de deux « France » opposées, celle de Vichy{ XE "Vichy" } et celle

1. Un vœu formulé depuis longtemps par François Chevalier{ XE "Chevalier (F.)" }, cf. François Chevalier{ XE "Chevalier (F.)" } (en collab. avec Yves Saint-Geours{ XE "Saint-Geours (Y.)" }), *L'Amérique latine de l'Indépendance à nos jours*, Paris{ XE "Paris" }, PUF, 2e édition, 1993, p. 163.

2. Paul Henry{ XE "Henry (P.)" }, *La France devant le monde de 1789 à 1939*, Paris{ XE "Paris" }, Aubier, 1945, p. 11.

de la France libre¹, l'irrationnel, les « obscures profondeurs »² interviennent plus dans les modes de pensée collective : le conflit offre un cadre propice à l'examen des représentations mentales collectives de la France, de leur contenu et de leur rythme de modification, pour peu que l'on ait identifié auparavant les structures en cause, analysé leurs modalités d'évolution et évalué le stade de cette évolution. Dans ce que Lucien Febvre { XE "Febvre (L.)" } appelait le « laboratoire latino-américain { XE "Latino-Américains" } », les représentations de la France et leurs liens avec cette notion de l'imaginaire politique et culturel qu'est le modèle national paraissent profondément affectés par la conflagration : des travaux antérieurs l'ont indiqué.

Aussi, l'étude d'archétypes et de topiques de la perception de la France en Amérique latine permet de préciser, pour l'Amérique latine, l'impact de l'événement sur une chronologie culturelle et le rôle de l'imaginaire social dans l'explication du politique³.

Au-delà des nécessaires repères quant à la distinction entre les représentations⁴ et l'image de la France au début du vingtième siècle, au-delà des mécanismes de ce qu'il conviendrait d'appeler, pour parler à la mode des réactions à la commémoration du Cinquième centenaire de la découverte de l'Amérique⁵, de *desencuentro*, avec une « désinvention », c'est donc aussi du processus de formation ou de renforcement d'une altérité dont il est question ici - pour reprendre un terme classique des études littéraires.

Est donc d'abord proposée une chronologie des perceptions, des « reflets » du modèle, des signes de fidélités à ce modèle, au-delà des jalons connus allant des Lumières (et dans certains cas aussi de l'absolutisme) au positivisme. Avec trois interrogations sous-jacentes. Comment évoluent-ils et selon quels mécanismes ? Dans quels espaces et par quels médiateurs se construisent-ils ? Quand l'utilisation cesse-t-elle d'être créatrice, quand les clichés

1. L'«épisode» Darlan { XE "Darlan (F.)" } est perçu par une majorité des opinions latino-américaines comme un moment, plus ou moins douloureux, d'adaptation d'une formule en crise d'identité extérieure, Vichy { XE "Vichy" } ; l'«épisode» Giraud { XE "Giraud (général)" }, comme un moment d'adaptation de la formule de la France libre.

2. Marc Bloch { XE "Bloch (M.)" }, *Apologie pour l'histoire, métier d'historien*, Paris { XE "Paris" }, Armand Colin { XE "Colin (A.)" }, «Cahiers des Annales», 1974.

3. Cf., pour un autre domaine, Pierre Laborie { XE "Laborie (P.)" }, *L'opinion française sous Vichy* { XE "Vichy" }, Paris { XE "Paris" }, Seuil, 1990, p. 19.

4. Ou traductions mentales de réalités extérieures perçues (Jacques Le Goff { XE "Le Goff (J.)" }, *ouvr.cité*, p. I).

5. Celle des manifestations et réactions liées au Cinquième centenaire de la découverte et bientôt celle de la découverte du Brésil { XE "Brésil" }.

venus de France prennent-ils une teinte péjorative ? A travers une mémoire spécifique à chaque pays du sous-continent et peut-être au sous-continent lui-même, l'évolution des représentations du modèle français pendant la première moitié du vingtième siècle revêt un caractère irrégulier et polymorphe. Elle inclut, par exemple, l'une des fractures capitales de la mémoire politique française, la thématique, resurgie au grand jour en 1940, du combat des « deux France ». En posant alors de manière critique la question de l'unicité et de l'univocité du *modèle*, la Seconde Guerre mondiale, une crise dans le court terme au sein d'une crise de plus longue durée, contribue à l'évaluation de la validité de ce terme. A ce stade, pendant ces années qui projettent « les républiques latino-américaines dans un nouvel ordre international où les liens avec l'ancienne Europe sont réduits en miettes et parfois disparaissent, tandis que les relations avec les Etats-Unis acquièrent une importance jamais connue auparavant »¹, l'évaluation peut être précisée par un examen de l'utilisation de la référence à la France par le seul pays du continent - le Brésil { XE "Brésil" } - à ne pas avoir associé la république au processus d'indépendance. Les exemples étudiés conduisent alors à reposer la double question initiale de la légitimité d'emploi du mot « modèle » et de sa définition : l'apparition du volontarisme dans la diffusion d'un modèle ne remet-elle pas en cause la notion même ?

Ainsi, pour un siècle qui est aussi en Europe { XE "Europe" } celui des incertitudes et des doutes sur elle-même, pour un siècle fort délaissé par l'historiographie latino-américaniste, au moins de ce côté-ci de l'Atlantique { XE "Atlantique" }, reflets, mémoire et acteurs des relations entre Europe et Amérique latine sont examinés dans une perspective globale et à partir d'interrogations simples : quelles sont les causes et modalités d'un éventuel mouvement ? Qui, le cas échéant, s'éloigne de l'autre ? Qui éloigne l'autre ?

A ce stade du questionnement, que le lecteur se rassure : il n'entre pas dans les intentions de ce travail de participer à cette mode² littéraire hexagonale qu'est la déploration culturelle, ce dolorisme qui passe pour une « maladie endémique » française³.

1. David Rock (ed.), *Latin America in the 1940s, War and Postwar transitions*, Berkeley & Los Angeles, Univ of California Press, 1994, p.1.

2. Mais peut-on encore parler de mode pour un phénomène aussi durable et ne serait-il pas plus légitime de s'interroger sur l'intégration de cette notion aux structures culturelles françaises ?

3. Michel Winock { XE "Winock (M.)" }, *Parlez-moi de la France*, Paris { XE "Paris" }, Plon, 1995, titre du ch. 28.

Naguère exprimée par Fernand Braudel, l'idée { XE "Braudel (F.)" } selon laquelle « le naufrage est toujours le moment le plus significatif »¹ n'est qu'un guide. Nous ne chaussons pas les lunettes sombres avec lesquelles les Français se regardent, pour reprendre l'expression de Théodore Zeldin { XE "Zeldin (Th.)" }². Il s'agit de fournir, dans un cadre précis, un ensemble d'observations utiles à l'intelligence - évolutions et mécanismes - des représentations extérieures d'une métropole, de son pouvoir politique, de sa culture appréhendée par le commentaire commun³, des liens entre représentations politiques et culturelles. Et, au-delà, ce travail voudrait, pour l'histoire d'un modèle culturel étranger, mettre à l'épreuve un constat fait pour l'histoire des mentalités ; à savoir qu'elle « ne se confond pas uniquement avec l'histoire des résistances, comme inerties ou temps de latence, mais qu'il existe aussi une réelle possibilité de mutations brusques, de créativité à chaud, d'époques ou de moments où se cristallise brutalement une sensibilité nouvelle »⁴.

En d'autres termes, les pages qui suivent souhaitent éclairer un processus lié à l'évolution de la modernité latino-américaine : ce système global de références, apparemment issu des Lumières, qui triompha en Amérique latine au dix-neuvième siècle et que l'on a pu encore qualifier récemment de « voie française »⁵. Comment, dans ce cadre, se meuvent les liens entre, d'une part, le problème contenu exogène⁶ de cette modernité, d'autre part, la perception du principal modèle admis en référence et, enfin, « la » culture politique d'un pays émetteur de modèle ? Commence-t-on par Marianne ou par l'Amérique latine ? De qui établit-on les perceptions et par rapport à qui ? La perspective est délibérément double, comme le reflète le double intitulé choisi, *Marianne, du miroir à l'enjeu de mémoire* précédé de *L'Amérique latine et la France*.

Histoire du politique ou histoire culturelle, pour cette histoire des enchaînements cognitifs de cultures politiques ? Conçues et pratiquées souvent comme des histoires globales

1. Fernand Braudel { XE "Braudel (F.)" }, *ouvr. cité*, p. 72.

2. « Les Français, lorsqu'ils se regardent dans le miroir, le font avec des lunettes sombres. Ils sont moroses parce qu'ils hésitent à les retirer » Théodore Zeldin { XE "Zeldin (Th.)" }, cité par Michel Winock { XE "Winock (M.)" }, *ouvr. cité*, p. 263.

3. Nulle intention dans ce cas d'aborder une quelconque définition de la culture française.

4. Michel Vovelle { XE "Vovelle (M.)" }, *Idéologies et mentalités*, Paris { XE "Paris" }, F. Maspero { XE "Maspero (F.)" }, 1982, p. 261.

5. François Chevalier { XE "Chevalier (F.)" }, *ouvr. cité*, p. 157.

6. Exogène si l'on ne considère pas l'Amérique latine d'alors comme partie prenante d'un ensemble occidental et la modernité américaine comme un élément de la modernité européenne.

embrassant chacune d'abord l'autre, se renouvelant rapidement, ces histoires posent nombre de problèmes épistémologiques non nécessairement résolus. Au premier rang de ceux-ci, la délimitation de leurs champs et objets.

L'étude de la crise d'un modèle à travers ses médiations et représentations extérieures relève, dans ses postulats, de l'histoire des relations internationales, cette histoire qui suscite durablement chez certains historiens, une « indifférence polie »¹. Par le brassage des sources de types et de provenances variés, loin d'une histoire diplomatique il y a longtemps déjà qualifiée de « mort qu'il faut toujours tuer »², une histoire utile au moins comme apprentissage mais pouvant avoisiner une « routine desséchante »³, l'étude entend écarter *a priori* l'artifice d'une différenciation nette entre politique et culture : l'éloignement entre l'Amérique latine et la France tend au contraire à épaissir le voile des transmissions, perceptions et donc distinctions. Eviter d'individualiser en ce cas le culturel (et il s'agit ici souvent plus de culture vécue, qui se nourrit de mythes et de valeurs, que de culture régie qui possède des objets plus prégnants⁴) peut de plus s'apparenter à une précaution méthodologique initiale : lorsqu'un Français traite d'histoire culturelle de la France, il doit tout particulièrement se défier de tout francocentrisme et de sa version contemporaine sophistiquée, le culturocentrisme.

Dans ces conditions, l'étude qui suit espère apporter sa pierre à l'histoire des cultures politiques, latino-américaines ou françaises, à l'histoire des médiations, représentations et, pour une partie au moins, à l'histoire des clercs.

Mais, parce qu'elle est ici histoire des miroirs au tain oxydé entre Europe{ XE "Europe" } et Amérique, parce qu'elle examine une phase de déclin et qu'avec ces liens qui s'estompent, s'effacent aussi les limites entre chacun des domaines évoqués, cette histoire de relations internationales doit impérativement être conjuguée à d'autres histoires. Lorsque le culturel devient, par défaut, l'âme rhétorique et parfois sentimentale d'un lien politique, l'historien

1. Qualificatif donné par René Girault{ XE "Girault (R.)" } à l'attitude de l'Ecole des *Annales* à l'égard de l'histoire des relations internationales (« L'Histoire des relations internationales peut-elle être une histoire totale? », *Enjeux et puissances, Mélanges offerts à Jean-Baptiste Duroselle*{ XE "Duroselle (J.-B.)" }, Paris{ XE "Paris" }, Publications de la Sorbonne{ XE "Sorbonne" }, 1986, p. 34).

2. Titre d'un article publié par Lucien Febvre{ XE "Febvre (L.)" }, « Sur un mort qu'il faut toujours tuer », dans les *Annales E.S.C.* en 1946.

3. Lucien Febvre{ XE "Febvre (L.)" }, *Combats pour l'histoire*, Paris{ XE "Paris" }, Armand Colin{ XE "Colin (A.)" }, rééd. 1992, p. 65.

4. Distinction précisée par Pascal Ory{ XE "Ory (P.)" } in, *La belle illusion, Culture et politique sous le signe du Front populaire, 1935-1938*, Paris{ XE "Paris" }, Plon, 1994.

INTRODUCTION

doit, plus que jamais, veiller à ne pas fermer l'angle de prise de vue
- sous peine de myopie.

